

La Marseillaise, 11 février 2007

Paule Constant parle de son travail d'écrivain

Propos recueillis par Anne-Marie Mitchell

Sur les chemins de la création romanesque

Quel lien unit *La fille du Gobernator*, *Sucre et secret* et *La bête à chagrin* ?

La fille du Gobernator (dans le bagne de Cayenne), *Sucre et secret* (dans le couloir de la mort d'une prison de Virginie) et *La bête à chagrin* (dans le bureau d'une juge d'instruction à Marseille) forment une trilogie sur la justice. Moins sur son exercice d'ailleurs que sur le lien qu'elle entretient avec la morale et la religion. Tout ce que l'on sous-entend par culpabilité et innocence sont des notions qui sont étroitement dépendantes de l'intime conviction et de l'opinion publique.

Dans *La fille du Gobernator*, le Gobernator ravagé par sa propre culpabilité vient sauver les bagnards qu'il innocente de tous leurs crimes et délits. Du coup, il impose leur modèle moral à l'innocente absolue qu'est sa fille. En conséquence c'est la petite fille qui va porter sur ses frêles épaules le poids de la culpabilité générale. Ça tombe bien, elle s'appelle Chrétienne.

Dans *Sucre et Secret*, le débat sur l'innocence et la culpabilité va encore plus loin puisqu'il s'étend à tous les personnages y compris à la mère de l'accusé qui ayant autrefois désiré avorter et l'ayant par compensation trop aimé, accepte sa condamnation à mort. Elle ne croit pas une seconde à son innocence puisque dans sa tête elle l'a condamné avant sa naissance.

Devant le condamné à mort qui m'a servi de modèle (plutôt de déclencheur) dans *Sucre et secret*, j'ai été prise d'un vertige existentiel. Quand quelqu'un vous dit qu'il est innocent, que doit-on faire ? Adopter une attitude cynique « ils disent tous ça » ? Je suis chrétienne, non croyante, non pratiquante. Le dernier innocent condamné à mort auquel ma mémoire me renvoie, c'est le Christ. Et dans la prison de Virginie, sous les mauvaises lumières qui m'éblouissaient j'ai vu le Christ. Non croyante, non pratiquante, je répète.

Et *La bête à Chagrin* ?

« Qui est plus coupable la tête qui ordonne ou la main qui exécute ? demande la juge. » Si c'était aussi simple que cela ! Pourquoi la main exécute-t-elle ? Pour de l'argent ? Non. Par amour d'une femme ? Non. Pour l'image d'une mère ? Peut-être. Et si c'était seulement à cause d'un poisson... Je n'en dis pas plus, mais la main qui exécute est celle qui caresse le chien et protège tous les animaux de la terre. Et la tête qui pense est-elle coupable d'avoir été traversée par le chagrin et le désespoir ? À cela la justice n'apporte pas de réponse. C'est à l'écrivain d'intervenir. C'est quand l'imaginaire se met en marche qu'on s'approche de la vérité.

Comment glisse-t-on de l'enquête policière, ou judiciaire, au roman ?

Les enquêtes policières, les ordonnances de renvoi d'appel et les rapports d'autopsie sont à force de rigueur et d'objectivité d'une pauvreté qui tuent l'histoire. Il faut tout le talent des chroniqueurs judiciaires pour passer du crime au faits divers, le mettre en

forme donc en perspective. Peu de faits divers passent au roman. Il faut que le fait divers trouve son romancier : « Madame Bovary, c'est moi », dit Flaubert. Thérèse Desqueyroux, c'est Mauriac, Dominici, c'est Giono. *La Bête à chagrin*, c'est moi (je suis Jeff, je suis Cathy, je suis Lili), *Sucre et secret*, c'est moi (je suis le condamné à mort et la jeune fille assassinée)... Les romanciers sont comme des acteurs. Ils ont le choix d'entrer dans le personnage ou de laisser le personnage entrer en eux. Je fais les deux.

Chaque roman raconte une histoire, mais les lecteurs oublient trop souvent que chaque roman a aussi sa propre histoire. Quelle fut la genèse de *La bête à chagrin* ?

J'ai assisté dans une cours d'assises de Normandie il y a très longtemps à un procès. Une sorte de crime à la *Thérèse Raquin*, une femme avec la complicité de son amant aurait organisé le meurtre de son mari. Entre deux audiences, je retrouvais les acteurs de l'histoire dans la salle des pas perdus avec leurs familles et leurs avocats. Et j'ai pensé « ils sont des personnages en quête d'auteur » et puis je me suis identifiée à la femme, et j'ai été prise d'une compassion fusionnelle avec l'homme. L'envie de les tirer de là.

L'intime conviction ?

Oui, l'intime conviction, un éblouissement, une connaissance subtile qui vient du cœur, une sorte d'évidence que l'on a forgée en soi et que l'on projette sur l'autre comme on entre dans un personnage quand on écrit. L'expérience métaphysique de la vérité. L'innocence de cette femme, pour laquelle le Procureur réclamait vingt ans de prison était éclatante, et l'homme avait tant de circonstances atténuantes qu'il aurait fallu que tous autant que nous étions nous nous mettions à genoux pour lui demander pardon pour crime collectif envers son enfance. Ils ont été lourdement condamnés. Nous avons eu droit aux mêmes rapports de police, aux mêmes expertises, aux mêmes témoignages.

Je n'ai pas voulu raconter le procès, mais revenir à la source de l'affaire et resserrer l'action dans une instruction qui se déroulerait dans le bureau du juge. Montrer les fluctuations de la vérité, le poids de la vie des uns (les magistrats) sur la vie des autres (les présumés coupables). Enfin j'ai rapproché l'action, près de moi, en Provence. De la réalité il ne reste rien. Si, deux personnes, qui pour moi restent innocentes, à perpette entre quatre murs.

Et le chien ?

Alors lui, il m'appartient. Vous savez, c'est le chien qui saute d'un roman à l'autre. C'est « le fils de la hyène » de *La fille du Gouvernator*, celui que Chrétienne est obligée de tuer ; c'est le chien roux de la mère de David Dennis dans *Sucre et secret*, celui que la foule dans son délire vengeur tue et que les deux femmes enterrent avant de s'enfuir. Quand il arrive dans *La bête à Chagrin*, c'est un chien bien mal en point, maltraité et terrorisé (par moi ?) et il accomplit dans ce roman son fabuleux destin.

Il y a aussi Angelo, le bouledogue ?

Il est entré dans le livre pour me consoler. Quand un roman est trop dur à écrire, j'invente un personnage ou un objet compassionnel pour m'aider à tenir, pour m'aider à finir. Et comme dans un conte de fées, Angelo est devenu un vrai chien.